HAL
open science

Rites et mythes des Nabatéens. Le cas de Khirbet edh-Dharih

François Villeneuve, Zeidoun Al-Muheisen

▶ **To cite this version:**

François Villeneuve, Zeidoun Al-Muheisen. Rites et mythes des Nabatéens. Le cas de Khirbet edh-Dharih. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2002, II, pp.279-281. hal-02100864

HAL Id: hal-02100864

https://hal.science/hal-02100864v1

Submitted on 16 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rites et mythes des Nabatéens.

Le cas de Khirbet edh-Dharih

François Villeneuve (UMR ArScAn – Proche-Orient hellénistique et romain,
avec Zeidoun al-Muheisen (Université du Yarmouk)

Les fouilles franco-jordaniennes (Ministère des Affaires étrangères / IFAPO / CNRS / ENS / Université du Yarmouk / Département des antiquités de Jordanie) menées depuis 1984 à Dharih, une centaine de kilomètres au nord de Pétra, visent à faire une monographie d'ensemble d'un site villageois associé à un grand sanctuaire de pèlerinage, sur la longue durée. Il y a surtout deux phases d'occupation : Ier-IVe siècle apr. J.-C., époques nabatéenne et nabatéo-romaine ; VIe-VIIIe siècles, époques byzantine et omeyyade. Nous nous tournons surtout ici vers la première de ces phases. Les rites et les mythes nabatéens s'y trouvent documentés au sanctuaire, comme on pouvait s'y attendre, mais aussi – du moins les rites – à la nécropole (cf. P. Lenoble *et al.*, ci-dessous en bibliographie) et dans la plus vaste des habitations, toute proche du sanctuaire : la probable demeure des prêtres, où ont été découverts de petits thermes (pour les ablutions liées au culte ?), et une esplanade pourvue d'un reposoir à bétyle ... et ce bétyle lui-même (v. illustration), une simple petite stèle verticale, amovible, pourvu d'un tenon à la base pour fixation dans une mortaise.

Le sanctuaire

Le sanctuaire de Dharih, dont une bonne partie de la superficie est dorénavant fouillée, est de dimensions imposantes en plan (110 mètres sur 45 pour le sanctuaire, 22 mètres sur 16 pour le temple) et en élévation, surtout si l'on fait référence au petit nombre des habitations qui l'entourent. Ce contraste s'explique par son rôle régional, de pèlerinage en particulier. Dans le principal état qui nous est conservé, il se compose d'une voie d'accès sud-nord ascendante depuis la large vallée qui passe à proximité, puis d'une enfilade de parvis, au moins deux identifiés à coup sûr, et contemporains entre eux, l'accès se faisant par des portes en enfilade. Le temple se dresse vers le fond du parvis nord. Ce dispositif est le résultat de phases de construction successives, qui ont débuté au Ier siècle, par une installation modeste : un petit temple, un autel, un *temenos* unique et irrégulier. Le temple du Ier siècle, détruit peu avant les années 100, a été ennoyé dans le monument du IIe siècle et ses blocs décorés ont été réutilisés dans la maçonnerie et les dallages de ce dernier : une pratique, courante dans le monde sémitique, de conservation des monuments de culte, même après leur désaffectation. Le nouvel ensemble, beaucoup plus grand, est bâti élément après élément entre les années 100 (l'annexion romaine date de 106) et les années 150. Entre 150 et 200, des éléments sont ajoutés en avant de l'entrée du premier parvis, sans doute des vestiaires, ensuite réaménagés en salles de banquets (*triclinia*).

La conception d'un sanctuaire associant un temple à un parvis de *temenos* n'a vraiment rien qui puisse surprendre dans le contexte nabatéen et plus largement « syrien », mais il est plus rare de trouver un *temenos* – ou *mhrmh*, pour employer le terme nabatéen – se composant de deux, voire plusieurs, cours en enfilade. On trouve néanmoins quelques exemples comparables, ainsi à Sia, dans le Jebel Druze, à la limite nord du monde nabatéen et sensiblement à la même période. L'existence de plusieurs cours, et, en bout de parcours, du temple, correspond à une progression vers le sacré, et peut-être à une ségrégation des fidèles en plusieurs catégories (femmes, hommes, initiés, prêtres ?), comme cela est bien attesté, pour le monde juif, par le temple de Jérusalem, où les parvis sont cependant emboîtés et non en enfilade.

Le premier parvis était une cour flanquée de grandes salles de banquets cultuels à trois banquettes (*triclinia*). De là, on pénétrait dans le second parvis par une porte monumentale qui conduisait sous un porche couvert, élément qu'on retrouve au temple hérodien de Jérusalem pour l'accès au parvis des hommes. Du porche, on descendait par quelques marches, en passant entre deux petits autels, vers la cour proprement dite, bordée de deux gradins et d'un portique à colonnes doriques. Dans cette cour devait se dresser le grand autel sacrificiel, encore non découvert. Les gradins, également attestés dans des édifices de Syrie du Sud que les inscriptions qualifient de *theatron*, évoquent une phase des rites où une partie des fidèles, assis, devaient prendre part au culte. Sur les côtés de la cour se trouvaient des séries de salles, dont encore au moins un grand *triclinium*.

Le temple

Situé au fond du second parvis, c'est un édifice tripartite, dont le plan représente un intéressant intermédiaire entre les simples plates-formes cultuelles et les temples à plan plus développé, comme le grand temple dit « Qasr al-Bint » de Pétra. La façade présente un abondant décor en relief, organisé en trois panneaux, et constitué d'éléments géométriques ou floraux, et cultuels : foudres ailés, scènes mythologiques, notamment dionysiaques, ensemble systématiquement martelé par des iconoclastes de la 2e moitié du VIIIe siècle. Les scènes figurées par les cadres renvoient surtout à la mythologie grecque, mais on y observe aussi des éléments clairement romains : une triade flanquée de deux enseignes, une louve romaine très maladroitement représentée. Le couronnement de la façade, tombé avant iconoclasme et sur un sol mou (du fumier et des vaches d'une étable omeyyade) est très bien conservé : une frise constituée en alternance de Victoires debout et de signes du zodiaque. Chaque Victoire couronne un signe du zodiaque situé à son côté ; les signes du zodiaque sont représentés par des bustes anthropomorphes ou théomorphes. Enfin, le fronton représente des centaures marins, couronnés par de petites Victoires volantes et flanqués d'aigles. Dans tout cela, on trouve sans mal un attirail iconographique tiré du monde hellénistique et une symbolique complaisante vis-à-vis du pouvoir romain (la Victoire, l'ordre du monde, les triomphe de Rome sur terre et sur mer). On cherche plus difficilement, en revanche, une signification religieuse arabe, par décryptage (hasardeux !) d'une *interpretatio arabica* des figures gréco-romaines : le cancer du zodiaque peut-être lu comme un Hermès (ses petites pinces dans la chevelure ressemblent aux petites ailes d'un Hermès), et un Hermès peut traduire un al-Kutba nabatéen. Cette gymnastique est compliquée : on doute en tout cas que le fidèle de base ait été à même de la pratiquer.

Pour trouver des marques moins douteuses du vrai rituel, il faut entrer dans le temple. Passé un vestibule non couvert, on se trouve face à un ensemble à peu près carré : une *cella* barlongue, puis une plate-forme carrée monumentale, surmontée d'un impressionnant baldaquin à colonnes (une sorte de kiosque). Un couloir étroit fait le tour de ce kiosque. Enfin, quatre petites pièces d'angle, dont une cage d'escalier menant au toit-terrasse, complètent l'ensemble. La plate-forme est le *môtab* que mentionnent quelques inscriptions de Pétra : le siège de la (ou des) divinité (s). La surface dallée du *môtab* montre les mortaises de fixation de trois bétyles amovibles (des pierres sacrées sans représentation aucune, exprimant la présence, ou la face, du dieu), mortaises flanquées de petits trous permettant l'écoulement du sang des animaux sacrifiés vers des cuves disposées sous le dallage. Nous avons donc là le premier témoignage archéologique monumental d'un rituel d'aspersion de ces bétyles ou idoles, attesté par ailleurs par des *aurei* d'Uranius Antoninus (IIIe siècle apr. J.-C.) et à propos de Pétra par un texte byzantin de Suidas.

Autour du podium règne un étroit couloir en U permettant un rite de circumambulation, ancêtre du *tawaf* préislamique et islamique de La Mekke. Un texte grec d'Épiphane de Salamine, au IVe siècle, consacré à Alexandrie, Pétra, et Elusa, ville du Néguev, décrit très précisément cette procession : sept tours autour du *naos* intérieur ; l'idole (ici le bétyle) promenée en procession est prise dans des cryptes où l'on va la chercher de nuit à la lueur de torches, et où on la rapporte après avoir célébré un banquet. Dans le sanctuaire de Dharih, les lieux du banquet sont évidents : ce sont les nombreux *triclinia* répartis entre l'entrée et le deuxième parvis ; les cryptes sont présentes aussi : deux se trouvent sous le *môtab*, une troisième sous une des pièces d'angle du temple. Le sanctuaire, le texte dÉpiphane et celui de Suidas s'éclairent donc mutuellement de façon remarquable. Ils montrent que la façade hellénisée et romanisée du temple n'était qu'un écran décoratif, alors qu'un culte arabe se pratiquait dans le temple et devant lui, jusqu'au milieu du IVe siècle. En revanche, faute de textes épigraphiques pour l'instant, il est impossible de préciser à quelles divinités s'adressait ce culte. La profusion très variées des représentations de figures et attributs divins en stuc ou en relief laisse envisager une multitude de divinités, ce qui n'est peut-être pas surprenant dans un sanctuaire de route, de passage.

Au VIe siècle, après une phase d'abandon, la *cella* du temple fut transformée en une petite église - transformation banale en Orient. Cette église était dédiée à Marie mère de Dieu (*Theotokos*). Ce choix a pu être inspiré par le décor du temple païen alors réutilisé : le tympan du fronton, si on en juge par de beaux fragments de cornes d'abondance qui en proviennent, pouvait abriter un relief de *Tychè* (Fortune). Or la *Tychè* est en Nabatène une figuration connue de la Vierge du zodiaque, comme en témoigne une lampe au zodiaque récemment découverte à Pétra. De surcroît, le texte d'Épiphane dont nous parlions, fait état d'une tradition selon laquelle Dusarès, le grand dieu nabatéen, était le fils d'une Vierge. Par-delà les ruptures des IVe-Ve siècles, dues à des séismes et à la christianisation (acquise à Pétra, mais non sans mal, au début du Ve siècle), ces indices laissent envisager des continuités intéressantes.

Bibliographie

Augé C. et Dentzer J. -M. 1999. *Pétra. La cité des caravanes*, Paris, Gallimard,.

Nehmé L. et Villeneuve F. 1999. *Pétra, métropole de l'Arabie antique*, Paris, Seuil, (notamment le chapitre « dieux et sanctuaires », p. 71-87).

Villeneuve F. et Al-Muheisen Z. 1988. Fouilles à Khirbet edh-Dharih (Jordanie), 1984-1987 : un village, son sanctuaire et sa nécropole aux époques nabatéenne et romaine (Ier-IVe siècles ap.J.-C.), *C.R. Ac Inscr. B.-L.*, 1988, p.458-479.
Villeneuve F. et Al-Muheisen Z. 1994. Nouvelles recherches à Khirbet edh-Dharih (Jordanie), 1991-1994, *ibid.*, 1994, p. 735-757.
Villeneuve F. et Al-Muheisen Z. 2000. Nouvelles recherches à Khirbet edh-Dharih (Jordanie), 1996-1999, *ibid.*, 2000, p. 1525-1563.
Villeneuve F. et Al-Muheisen Z. (dir.) Fouilles de Ḍharih, I = P. Lenoble, avec la collaboration de B. Boyer, A. Desreumaux, F. Le Mort, D. al -Muheisen-Tarrier et L. Nehmé, « Le cimetière au sud du Wadi Sharheh », *Syria*, 2001, sous presse.

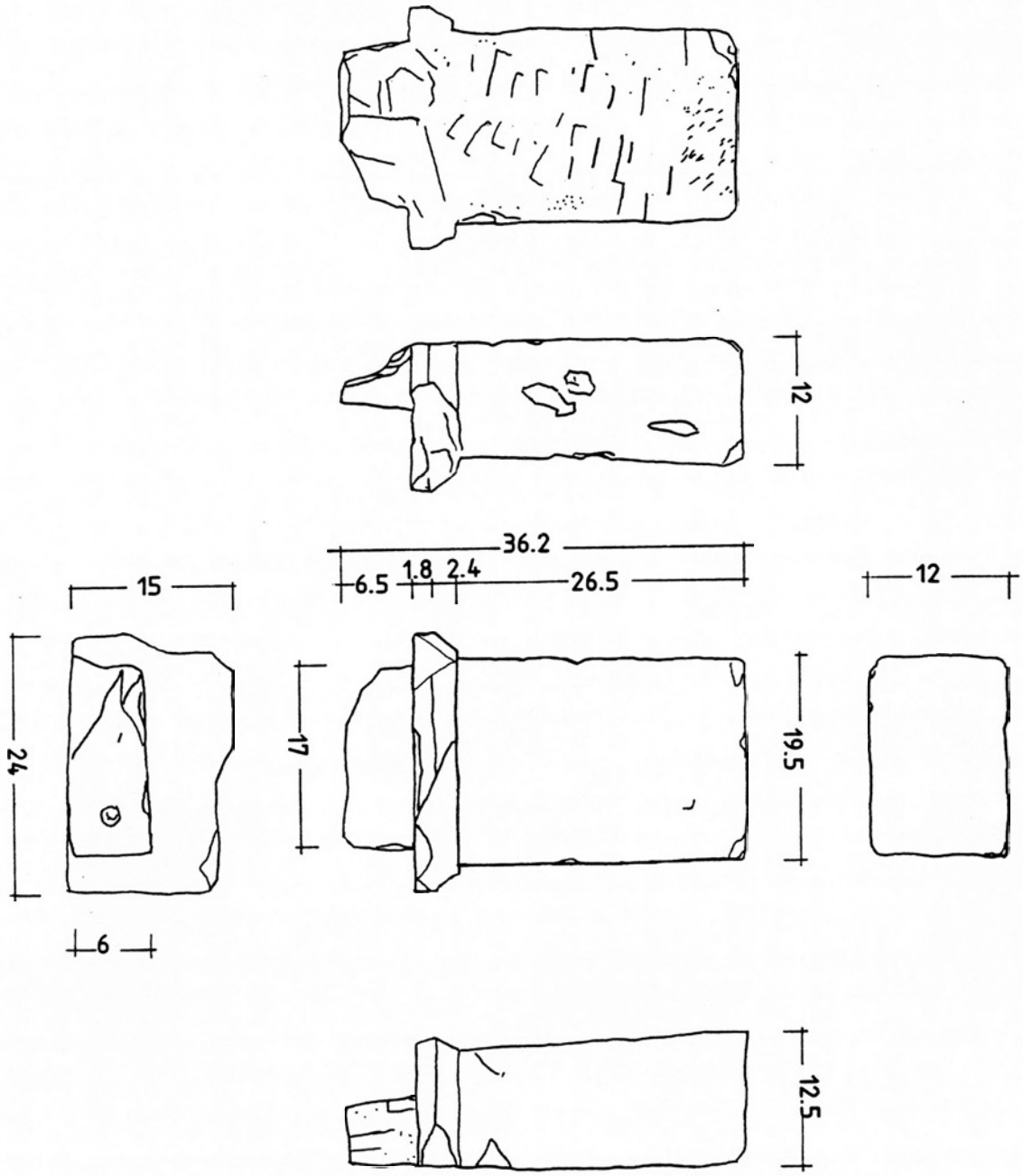

Fig. 1. Bétyle en calcaire provenant de la maison V1, à côté du sanctuaire de Dharih.